

**LE TAILLEUR DE PIERRES
DE SAINT-POINT**

SUIVI DE

MÉMOIRES INÉDITS (LIVRE PREMIER)

DU MÊME ÉDITEUR

VOYAGE PITTORESQUE EN BOURGOGNE – PREMIÈRE PARTIE : CÔTE-D'OR

ÉDITION COMMENTÉE ET ANNOTÉE

CHARLES HIPPOLYTE MAILLARD DE CHAMBURE, 2020

VOYAGE PITTORESQUE EN BOURGOGNE – DEUXIÈME PARTIE : SAÔNE-ET-LOIRE

ÉDITION COMMENTÉE ET ANNOTÉE

CHARLES HIPPOLYTE MAILLARD DE CHAMBURE, 2020

LES BLONDEAU DE CHÂTEAUNEUF

LE ROMAN VRAI D'UNE FAMILLE ET D'UN VILLAGE BOURGUIGNONS
SOUS LA RÉVOLUTION

JACQUES LONCHAMP, 2020

**ENCYCLOPÉDIE DE LA CÔTE-D'OR, BOURGS ET VILLAGES
DU PAYS DE POUILLY-EN-AUXOIS**

ÉDITION COMMENTÉE ET ANNOTÉE

JACQUES DENIZOT, 2019

CHÂTEAUNEUF EN AUXOIX, AU FIL DU TEMPS, AU FIL DES PAS...

JACQUES LONCHAMP, 2018

LE PARLER BOURGUIGNON DE L'AUXOIS

ÉDITION COMMENTÉE DE VOCABULAIRE PATOIS
(SAINTE-SABINE ET SES ENVIRONS) XIX^E SIÈCLE

JACQUES DENIZOT, 2018

TRADITIONS, SUPERSTITIONS ET LÉGENDES DE L'AUXOIS

TEXTES DU XIX^E ET DU DÉBUT DU XX^E SIÈCLES

ÉTIENNE BAVARD, ÉMILE BERGERET, CHARLES BOYARD,
MICHEL-HILAIRE CLÉMENT-JANIN, HIPPOLYTE MARLOT, 2018

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

SUIVI DE

MÉMOIRES INÉDITS (LIVRE PREMIER)

ALPHONSE DE LAMARTINE



Éditions JALON, 2020

© 2020, Éditions JALON. Tous droits réservés.
contact.editions-jalon.fr
ISBN 978-2-491068-18-9
Dépôt légal : février 2021

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

Chapitre premier

I

Quand on sort de la jolie petite ville de Mâcon en se dirigeant du côté des montagnes où le soleil se couche, on suit d'abord, pendant plusieurs heures, une grande route bordée de vignes, qui monte et descend avec les ondulations du sol comme la route d'un vaisseau sur une mer douce à larges lames. De nombreux villages, aux toits de tuiles rouges et aux murs blanchis par la chaux, et tapissés de pampres au-dessus de la porte, s'élèvent au penchant de tous les coteaux, et fument au fond de toutes les gorges. Des prés les entourent ; les cours sinueux des petites rivières qui abreuvent ces prés sont tracés par des rangées de saules tondues tous les trois ans par la faux. Leur chevelure, flexible au moindre vent qui retourne les feuilles et qui semble les glacer d'argent, est juste assez longue et assez touffue pour donner un peu d'ombre aux enfants gardiens des vaches, et pour prêter un asile, souvent découvert, aux nids des rossignols et des martins-pêcheurs. De lourds clochers en pierre de taille tachés par la pluie, et revêtus de la mousse grisâtre des siècles, dominant ces villages en forme de pyramide allongée. L'œil du voyageur passe continuellement de l'un de ces clochers à l'autre,

comme s'il comptait, à droite et à gauche, les bornes d'une voie romaine sur la route de cette populeuse contrée. À l'ombre de ces pyramides à jour, d'où retentit pour chaque habitant, au branle de la cloche, la voix de la naissance ou de la mort, on voit verdir les mauves des cimetières. C'est là seulement que se reposent les laborieux vigneronns de ces coteaux, après avoir changé pendant soixante ou quatre-vingts ans leur sueur en vin, pour nourrir leurs femmes et leurs filles. Une certaine gaieté douce court avec les rayons du soleil, avec les rubans moirés des ruisseaux, avec les reflets blancs des chaumières, avec les chants des faneurs et avec le carillon des cloches sur toute cette campagne. Le ciel est doux, la terre sourit, le passant se dit : J'aimerais à vivre là ! et il s'attriste, sans savoir pourquoi, en laissant derrière lui ce gracieux et lumineux paysage.

II

À mesure qu'on s'avance vers le pied des montagnes, la vigne cesse, les villages deviennent plus rares ; ils finissent par se disséminer en petits hameaux détachés, ou en groupes de deux ou trois chaumières, de loin en loin, sur les pentes escarpées des prés et des rochers tapissés de buis. Quand on est parvenu au faîte de la montagne dite du *Bois-Clair*, parce que le soleil du matin, en se levant derrière le Jura et le mont Blanc, frappait sans doute de ses premières clartés les hautes branches de son bois de chênes, on se retourne, sans y penser, pour jeter un dernier regard à l'immense scène sur laquelle le rideau noir de la montagne va s'abaisser : le Mâconnais jauni par ses pampres, la Saône glissant comme une longue couleuvre argentée entre ses prés verts, la Bresse toute veloutée de ses moissons et de ses saules, le noir Jura, les Alpes d'or ; et l'on redescend à pente rapide vers l'ancienne ville claustrale de

Cluny, abritée comme un nid de hiboux sous les flèches bronzées et muettes des clochers de son abbaye. Mais au pied de la descente du Bois-Clair, la route se bifurque : un de ses rameaux conduit à Cluny à travers des prairies grasses et monotones comme le luxe monacal qui possédait autrefois ces pâturages et ces forêts ; l'autre rameau mène dans les montagnes du Charolais, toutes pleines de bois, d'étangs, de pâturages mélancoliques et de mugissements de troupeaux.

III

On suit quelque temps cette route déjà pastorale, où l'on ne rencontre que quelques enfants en haillons qui gardent les chèvres ou qui *touchent* les bœufs le long des buissons. Puis tout à coup les escarpements du Bois-Clair s'adoucissent à votre gauche ; ils font jour à une petite rivière appelée la Vallouze, qui sort d'une gorge verte à vos pieds. Elle semble, par son scintillement et par son balbutiement sur les cailloux, sous les saules, vous engager à pénétrer dans cette gorge et à visiter la mystérieuse vallée tournante dont elle est la première révélation. On se dit : D'où viennent ces eaux, et comment une si étroite gorge a-t-elle un si murmure écoulement ? Elle s'élargit donc ? elle est donc profonde ? elle a donc des flancs haut-boisés et de rocheux réservoirs des sources qui l'alimentent ? Qui sait ! Peut-être cache-t-elle aussi dans ses détours quelque large bassin où les prairies se déploient, où les forêts pendent, où les mamelons se renflent, où les rochers portent une église, un village, un squelette décharné d'antique château ? Entrons.

Et l'on tourne d'une inflexion de sa main gauche la tête et les pas de son cheval vers le sentier sablonneux au bord de la Vallouze qui entre dans la vallée de Saint-Point.

IV

Ce qu'il y a de plus beau dans la beauté des formes comme dans la beauté morale des caractères, comme dans la beauté matérielle de la création, c'est ce qu'il y a de plus voilé. Les mystères du corps, du cœur ou de la nature sont les ravissements de l'intelligence, de l'âme ou des yeux. Il semble que Dieu ait jeté une ombre sur ce qu'il a fait de plus délicat ou de plus divin, pour en provoquer le désir par le secret et pour en modérer l'éclat à nos regards, comme il a mis des cils sur nos yeux pour y tempérer l'impression de la lumière, comme il a mis la nuit sur les étoiles pour nous provoquer à les poursuivre de l'œil dans leur océan aérien, à mesurer sa puissance et sa grandeur à ces clous de feu que ses doigts, en touchant la voûte du ciel, ont laissés pour empreinte sur le firmament. Les vallées sont les mystères des paysages. On les pénètre d'autant plus qu'elles cherchent davantage à se recourber, à s'ensevelir, à s'abriter. Telle est l'impression de la vallée de Saint-Point à chaque pas de plus que le voyageur fait pour la découvrir. Plus on la découvre, plus elle s'enfuit.

V

La vallée de Saint-Point n'est qu'une large fissure que les eaux de quelque déluge, ou les affaissements de quelques fondations du sol, ou les déchirures de quelques secousses du globe ont faite entre deux montagnes qui devaient jadis se toucher. Avec le travail des siècles, les flancs opposés de ces deux montagnes, qui courent du sud au nord, se sont couverts de sable amené par je ne sais quels océans taris, de terres rares et maigres toujours reproduites par la végétation des herbes et par la chute annuelle des feuilles, toujours entraînées par leur poids, par les neiges ou par les pluies d'hiver au fond du ravin. Maintenant des bois,

des prés d'herbe fine comme la toison verte de la terre recouvrent ces ossements des deux montagnes parallèles. Mais aux angles rentrants ou sortants des mamelons ou des caps dont les pleins d'un côté semblent correspondre géométriquement au vide de l'autre côté, on croit reconnaître sur un flanc de la vallée ce qui manque à l'autre flanc. Ces deux montagnes, pareilles à deux longs murs de forteresse précédés, soutenus et flanqués seulement de leurs bastions, ne laissent, du levant au couchant, passage à aucune vallée transversale. Au midi même, elle est fermée complètement par un plateau très-élevé du sol qui ne laisse voir au-dessus de l'horizon que les cônes et les coupoles sombres des crêtes lointaines du Forez. On commence par y marcher au bord de prés étroits où la rivière se glisse à peine sous les aulnes et sous les noisetiers. On respire l'humide fraîcheur des ravins fermés à l'air ambiant des grandes ouvertures. On n'a à sa gauche que des éboulements sablonneux de granit rose pourri et pulvérisé par le temps, à sa droite que des branchages d'arbres aquatiques où les merles empîègent leurs ailes en se levant au bruit du pas du cheval, devant soi que les sinuosités de plus en plus rétrécies du sentier qui semble ne pas savoir où il vous mène. Comme un serpent qui cherche, en rampant entre les herbes, sa route vers le soleil, il se plie à toutes les sinuosités et à toutes les ondulations du terrain.

VI

Bientôt cependant on respire plus d'air, on sent l'impression de plus de jour dans l'œil, on mesure un pan de ciel de plus entre les cimes des deux chaînes de collines; les prés s'étendent, les pentes au-dessus s'adoucissent, la vallée s'ouvre, ses deux flancs se creusent, comme les flancs d'une amphore antique, pour contenir

plus d'espace, de lumière et de végétation. On traverse un petit hameau caché sous les saules, appelé *Bourg-Vilain*, du nom de son ancienne servitude. Ce n'était dans l'origine qu'un groupe d'étables où les bouviers et les chevriers du canton abritaient leur bétail quand la neige couvrait les prés. Peu à peu les étables sont devenues des chaumières, ces chaumières des maisonnettes ; une église rustique, surmontée d'une grosse tour carrée et bâtie de blocs de granit irrégulièrement posés les uns sur les autres, est venue les dominer. Maintenant de petits jardins entourés d'une haie d'osier vivant verdissent autour de ces chaumières, la chaux vive crépit proprement les murs, la vitre de verre remplace le volet de bois noir ou le châssis de papier, et brille aux petites fenêtres entre les tiges d'or des giroflées. À droite du village et à quelque distance, un mamelon de sable rouge s'élève au bord de l'eau, au milieu des prés. L'industrie du meunier a profité de cet obstacle naturel pour opposer une digue au ruisseau et pour construire une écluse. Le moulin a pris de lui-même une forme plus paysannesque que celle qui lui eût été donnée par le pinceau capricieux d'un Salvator Rosa.

La nature est un grand artiste quand on la laisse conformer elle-même ses moyens à son but. Ce moulin en est la preuve. Je ne passe jamais par ce village sans admirer cette combinaison irréflichte, qui fait de cette construction du hasard un modèle de pittoresque raisonné. Ainsi, l'hiver la rivière déborde et noie les prés ; il a fallu bâtir la maison au-dessus de ces débordements ; elle s'est assise par nécessité sur le rocher d'où elle voit et d'où elle est vue. Il a fallu que le courant de l'écluse tombât sur les palettes de la roue du moulin pour faire mouvoir la meule. La maison a dû tourner un de ses flancs à la rivière pour tendre sa roue à l'eau ; l'écluse à mi-côte, l'eau qui s'en échappe en faisant